

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 21

Artikel: Jacques à Cliiaudo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA PETITE FÉE

II

Après avoir lu cette signification, sur la portée de laquelle il lui était difficile de se faire illusion, Rose Berni demeura comme pétrifiée, puis agitée, presque folle, pleurant et parlant par saccades, prit dans son berceau la petite Lucette endormie, enveloppa l'innocente avec un châle noir et sortit.

Dix heures du soir sonnaient.

Elle enfila la rue de Rivoli, gagna, à la hauteur de la mairie du IV^e arrondissement, la rue du Roi-de-Sicile, où les passants étaient moins nombreux, parcourut la rue de la Verrerie, ensuite la rue des Lombards, se reposa, haletante, boulevard Sébastopol, et arriva au square des Innocents, contre la grille duquel elle s'arrêta.

Le temps était sombre et l'endroit désert.

Elle eut un moment de lutte intérieure poignante ; sa vue se voila, son cerveau bouillonna, son cœur se serra ; enfin... enfin, elle s'enfuit affolée et effrayée, et à onze heures et demie remonta, hors d'haleine, ses cinq étages ; elle n'avait plus, dans les bras la petite Lucette.

Elle passa une nuit affreuse.

Le matin, honteuse comme une criminelle, la poitrine oppressée, les yeux rouges, elle se disposait à sortir pour aller au prochain bureau de poste informer, par dépêche, de sa soumission, Félix Ablon, quand deux agents de police se présentèrent chez elle et lui intimèrent l'ordre de les accompagner

- Où ? interrogea-t-elle, terrifiée.
- Chez le commissaire de police.
- Pourquoi ?
- Vous le saurez. En route !

Le même jour, le commissaire l'envoyait au dépôt et, le surlendemain, elle était écrouée à la prison de Saint-Lazare.

Deux mois s'écoulèrent. La justice est lente et se préoccupe peu des angoisses des inculpés qu'elle tient sous les verrous. Au bout de ces neuf semaines de détention, d'instruction, de torture morale incessante, Rose Berni fut amenée devant le tribunal correctionnel. Elle était prévenue du délit visé par l'article 349 du code pénal, délit d'exposition et de délaissement, en un lieu solitaire, d'un enfant au-dessous de l'âge de sept ans.

La salle d'audience regorgeait de monde et, près de la barre, dans un coin, blême, maigre, frissonnant, se tenait l'ouvrier typographe. Quand parut, entre les gardes de Paris, la petite fée, pâle, tremblante et cherchant à cacher sa figure inondée de pleurs, il y eut dans la foule un mouvement de sympathie que les juges et le ministère public partagèrent.

Un avocat, choisi par Félix Ablon, était pendant ce temps, sur le pupitre de la défense, les papiers et les notes dont sa serviette était bourrée.

L'interrogatoire commença au milieu du silence.

Rose répondit d'abord d'une voix faible et entrecoupée et peu à peu s'enhardit et raconta avec une simplicité et une émotion qui remuèrent l'auditoire, comment elle s'était séparée de sa fille d'adoption.

— Je ne savais où diriger mes pas, avoua-t-elle en essuyant ses yeux avec son mouchoir et, après avoir parlé de son désespoir au reçu de la notification menaçante de son fiancé, j'étais bien décidée à me séparer de ma chère petite ; mais j'avais la tête perdue. L'idée que M. Félix se préparait à partir, à me quitter pour toujours, me rendait folle. Pourtant on ne peut pas me reprocher de n'avoir point aimé Lucette, que j'élevais comme si elle eût été à moi. En l'emportant endormie, la pauvre, je l'embrasai et lui demandai pardon. Arrivée au boulevard Sébastopol, je m'assis sur un banc. Un gardien de la paix

passa ; j'eus l'idée de l'appeler pour savoir de lui où l'on portait les enfants trouvés ; je lui aurais dit que je venais de ramasser mon bébé dans la rue ou sous une porte cochère ; la crainte me retint. Je me remis à marcher. J'aurais voulu aller à la Maternité ; mais je ne savais pas où c'était. Je pensais aussi à l'Hôtel-Dieu. Dans la rue Saint-Denis, Lucette se réveilla en pleurant. Je chantai doucement et la berçai pour la rendormir, et j'atteignis le square des Innocents, où je m'arrêtai. La douleur me suffoquait. Bientôt je remarquai un tas de sable déposé contre la grille pour des travaux et réfléchis que là Lucette ne courrait pas le risque de tomber et de se blesser, et serait peut-être aperçue par des personnes revenant du théâtre. Je couchai l'enfant sur ce tas de sable et me retirai à l'écart. Au bout de quelques minutes, la résolution me manqua et je repris ma fillette, que je déposai à nouveau par terre, après quoi je me cachai dans l'embrasure d'une porte. Un monsieur survint, poussa une exclamation et se baissa vers Lucette... A cet instant j'eus le vertige et je me sauvai.

Son récit achevé, Rose s'assit sur son banc et se tut, frissonnante.

Le drame de l'abandon s'était terminé ainsi : le passant précité, au lieu de s'occuper de la petite, avait filé prestement, et, entre minuit et une heure, un allumeur de réverbères ayant butté contre le tas de sable et découvert Lucette, s'était empressé de porter la mignonne délaissée au poste de police le plus proche. Une enquête rapide avait amené l'arrestation de la fleuriste.

Dix témoins, hommes ou femmes, voisins et voisines de l'inculpée, déposèrent successivement après l'interrogatoire et déclarèrent que « la Petite fée » était un modèle d'application, de sagesse et de charité, qu'elle avait spontanément recueilli l'enfant de la malheureuse Gabrielle Bertaud et que, si elle s'était tout à coup séparée de cette enfant, c'avait été pour ne pas perdre sans retour son fiancé, qu'elle aimait immensément.

Ces témoignages favorables mirent fin à la procédure.

— C'est inutile, maître Meunier, la cause est entendue, dit le président à l'avocat, qui rajustait son binocle sur son nez, relevait les larges manches de sa robe et se disposait à plaider.

Le ministère public fit un signe d'acquiescement signifiant que l'accusation était abandonnée.

Le tribunal se concerta pendant une minute, puis, dans une courte et bienveillante allocution, le président annonça que l'ouvrière était purement et simplement renvoyée des fins de la plainte, sans amende ni dépens.

La foule applaudit et se pressa autour de « la Petite fée », à laquelle les gardes de Paris rendaient la liberté.

Sur le palier de l'escalier monumental du tribunal, l'ouvrier typographe, extraordinairement ému, s'approcha de la fleuriste et murmura en baissant la tête :

— Rose, me pardonnes-tu ?

— Je t'aime, lui répondit l'ouvrière aveuglée par les larmes et en lui tendant une main qu'il pressa avec adoration.

— Nous nous marierons la semaine prochaine, déclara-t-il fermement.

Ensuite, redressant le front et offrant son bras à sa fiancée :

— Viens, termina-t-il, le regard rayonnant : je réclame l'honneur de te reconduire chez toi.

ARMAND DUBARRY.

Jaques à Cliiudo.

Jaques à Cliiudo est gaillâ pèdze quand l'est pè lo cabaret, et sein ètrè on soulon, l'est portant on bocon traò quartettère, que cein eingrindzè soveint

sa fenna, la Françoise, que lo bràmè quand golliassè trào grandteimps.

— Adon, se lâi fâ on dzo on ami, que dis-tou pè l'hotò quand te tè reduis dinsè tant tard àotrè la né?

— Eh bin, repond Jaques, ye dio : bouna-né, et ma fenna dit lo resto.

Onna bouna precauchon.

Hantsmann, lo cacapèdze, avâi fé crédit d'on part dè solâ à n'on coo que lè lâi avâi tant martchandâ, que lè z'avâi z'u po dou francs dè meillâo martsî, quand bin la fenna âo cordagni ne volliâve pas po ti lè diablo que se n'hommo rabattè oquiè.

Lo lulu que lè z'avâi atsetâ, et qu'étâi vôlet dein lo veladzo, avâi promet dè lè payi lo dzo dè la faire dè la St Metsi ; mà lo gaillâ qu'avâi reçu son condzi po cé mémo dzo, décampâ sein derè atsivo âo tire-legnu, et, bin einteindu, sein payi lè solâ, dè façon que la pourra fenna âo cordagni sè lameintâvè dè cllia perda.

— Hé pien, ti vois ! lâi fâ Hantsmann, c'est enco pien di ponheu que moi avoir rapattu, sans quoui nous il aurait perti 2 francs de pli.

On accobliadzo choisi.

On djeino gaillâ que n'avâi rein, s'étâi amoratsî de 'na gaupa que n'avâi pas mé què li, et sè décideront tot parâi à sè mettrè la corda âo cou et fèrè lo grand chaut. Enfin quiet ! c'étâi la misère que s'acoblîâvè avoué la pourrètâ.

Lo leindéman dâi nocès iò n'aviont pas pu fèrè on gran tire-bas, sè trovâvont dein la cambuse iò lo gaillâ demâorâvè et iò l'avâi menâ sa fenna, et la pourra drola sè mette à pliorâ contrè lé onj'hâorès dâo matin.

— Qu'as-tou ? se lâi fâ se n'hommo.

— C'est que c'est lo momeint dè preparâ lo dinâ, et né sè pas fèrè dè la soupa.

— Ao bin consola-tè, lâi repond se n'épâo, n'ia rein po ein fèrè.

Réponses et questions.

Solution du problème de samedi : Le fils 36 ans, la mère 56, le père 60. — 32 réponses justes. La prime est échue au café de la poste, à Chexbres.

Passe-temps proposé par M. F. à Epesse :

. . . .
. . . .
. . . .

Remplacer les points par des lettres et trouver, horizontalement et verticalement : une ville d'Europe, une grande ville d'Asie, une rivière d'Allemagne, et le nom d'une mer.

Prime : un objet utile.

OPÉRA. — Ce soir, la **Fille du tambour-major**, opéra comique fort amusant et dont la musique est, comme toutes les partitions d'Offenbach, gaie et spirituelle.

Demain dimanche : le **Grand Mogol**, le grand succès parisien, joué plus de 300 fois à la *Gaité*, et

qui ne date que de la fin de 1884. Rien de plus charmant que cette musique d'Audran, rien de désopilant comme l'imbroglio et les situations qui l'ont inspirée. La mise en scène est très belle, les costumes gracieux et frais. Dans quelques scènes, c'est une vraie féerie, et nous engageons vivement notre public à ne point se priver d'un spectacle aussi attrayant.

Une autre nouveauté, actuellement en répétition, **Joséphine vendue par ses sœurs**, nous est annoncée pour mercredi. N'oublions pas que la saison d'opéra se terminera la semaine prochaine.

Boutades.

Une petite commune de Provence, qui veut se lancer comme station d'hiver pour malades, vient de faire paraître son prospectus. Nous en détachons ce passage :

« Grâce à la salubrité exceptionnelle dont nous jouissons, nous pouvons signaler notre point du littoral comme celui où les centenaires sont le plus âgés. »

Toto est en train de battre à bras raccourcis une petite fille de ses amies.

Sa jeune mère, d'un air rêveur :

— Quel excellent mari cela fera plus tard !

Dialogue conjugal :

— Tiens, ma chère, voici des fleurs que tu m'avais données lors de nos fiançailles, il y a vingt-sept ans... je les ai conservées. Ah ! nous nous aimions bien, alors !

— Certainement, mon ami.. Nous étions si bêtes!..

Les concierges de Paris.

Le locataire du sixième, descendant à l'improvisiste, trouve Mme Pipelet en train de décacheter une dépêche :

— Tiens ! c'est vous, fait la concierge ! Ça se trouve bien... Cette dépêche est précisément pour vous.

— Et vous la décachetez ?

— Dame ! faut bien que je sache si ça vaut la peine de grimper six étages !

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient :

La femme et la société russe au seizième siècle, par M. Louis Leger. — Le tombeau de Siddharta. Nouvelle hindoue, par M. Aug. Glardon. — La croisade de Constantinople, par M. Edouard Sayous (fin). — En Indochine. Le Tonkin et l'Annam, par M. Léo Quesnel. — La Carochonne. Nouvelle, par M. A. Bachelin (fin). — Etudes de littérature américaine. L'humour et les humoristes, par M. Remy de Gourmont (fin). — L'incendie de Moscou. Roman russe, de M. Grégoire Danilevsky. (Seconde partie).

Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, suisse, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

L. MONNET.